

741

VOYAGEURS HONGROIS EN ITALIE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DERNIER SIÈCLE.

ALBERT DE BERZEVICZY

ancien ministre roy. hongr. des Cultes et de l'Instruction publique.



BUDAPEST

IMPRIMERIE "PÁTRIA" BUDAPEST

1911

160

VOYAGEURS HONGROIS EN ITALIE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DERNIER SIÈCLE.

ALBERT DE BERZEVICZY

ancien ministre roy. hongr. des Cultes et de l'Instruction publique.



BUDAPEST

Imprimerie "Pátria" Budapest.

1911

MAGY. AKADEMLIA
KÖNYVTÁRA

Voyageurs hongrois en Italie dans la première moitié du dernier siècle.

Albert de Berzeviczy

ancien ministre roy. hongr. des Cultes et de l'Instruction publique.

L'Italie qui, au moyen âge, était le jouet des puissances rivales et qui, du temps de la renaissance, inaugura la civilisation du nouvel âge, devint, dans le cours du dix-neuvième siècle, le bien commun du monde civilisé. Cette prise de possession intellectuelle eut pour agents la littérature, les arts de reproduction et les voyages, dont chacun était à la fois l'instigateur et le résultat de ce double courant de classicisme et de romantisme qui, au commencement du dernier siècle, se firent valoir, chacun à son tour, et qui, tous deux, avaient puisé en grande partie leur vigueur à des sources italiennes.

L'Italie fut bien plus que la Grèce, le centre des rêves du classicisme; la Grèce n'était pas seulement moins connue, mais il y eut, au moyen âge une interruption prolongée dans son mouvement intellectuel. Déjà au dix huitième siècle les oeuvres de Winckelmann firent connaître, à l'Europe civilisée, les monuments antiques de l'Italie; l'Anacharsis de Barthélemy éveilla partout le goût des voyages; et, vers la fin du siècle, Goethe découvrit la clef magique, qui ouvrit aux peuples transalpins la porte du jardin des Hespérides. Il ne regarde l'Italie qu'au point de vue du classicisme; monde antique et renaissance, voilà ce qui l'intéresse; tout le reste lui est indifférent. Plus tard, ce fut la „Corinne“ de Madame de Staël qui contribua à répandre dans les salons de l'Europe, l'enthousiasme pour la patrie du classicisme. Les oeuvres du Lord Byron inaugurèrent le courant romantique, mais, lui-même également admire tout ce qui se rapporte à l'Italie; c'est là qu'il avait passé une grande partie de sa vie; ce fut là aussi le théâtre de la plupart de ses aventures galantes et passionnées, et c'est aussi dans ce pays

qu'il puisa le sujet d'une grande partie de ses ouvrages; en un mot lui aussi fut un apôtre fervent de l'Italie. Peu à peu on parvint à comprendre que le romantisme prendrait facilement racine dans le pays du classicisme, et, en effet, y a-t-il rien de plus propre à nourrir le romantisme que le spectacle varié de la vie des villes republiques du moyen âge avec leurs luttes, leurs rivalités, le souvenir de leurs intrigues et l'emportement par amour, par haine ou par vengeance du caractère fougueux italien? Ce qui n'a pas moins fasciné les âmes enclines au romantisme, ce fut le riche coloris de la vie du peuple dans l'Italie d'alors, le maintien des institutions particulières, les contes de bandits et les conspirations éternelles.

L'influence de la littérature italienne se fit sentir dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle de l'Europe à la fin du XVIII-ième et dans la première moitié du XIX-ième siècle. Dans les belles-lettres on admire les poètes Metastasio, Goldoni, Leopardi, Alfieri, Silvio Pellico et Alessandro Manzoni; dans les sciences on voit briller Filangieri, Beccaria, Gioberti et Rosmini; tandis que la musique italienne et particulièrement les opéras enthousiasmèrent tout le monde, d'autre part le progrès des arts reproductifs propagèrent intensivement les oeuvres artistiques de l'Italie.

Ces témoignages de la vie intellectuelle accrurent de plus en plus le désir de voir l'Italie, et de jouir de la vue des chefs-d'oeuvre qui y étaient accumulés. Cependant il n'était point facile à le satisfaire, car dans les premières quinze années du dix-neuvième siècle, époque à laquelle se rattache le nom de Napoléon I-ier, l'Italie et surtout l'Italie du nord, fut continuellement le théâtre de guerres sanglantes, de bouleversements et de révoltes, qui amenèrent nombre de changements politiques. Napoléon soumit toute la péninsule, mais il n'exerca son pouvoir que par l'intermédiaire de ses parents et de ses créatures, auxquels il donnait et reprenait à son gré les provinces, changeant ainsi complètement la configuration politique de l'Italie.

Le congrès de Vienne rétablit presque partout l'ancien état de chose, et bientôt la force armée de l'Autriche fit respecter les arrêts de ce congrès. Mais l'Italie devient plus abordable en 1815 et les voyages ne tardent pas à reprendre leur élan. Le territoire italien, très morcelé à cette époque, présentait un

aspect fort bigarré : La ville de Gênes et le Piémont appartenait au roi de Sardaigne ; la Lombardie et Venise à l'Autriche ; Modène, Mirandole, Reggio, Massa et Carrara étaient gouvernés par la branche autrichienne de la maison d'Este ; Marie Louise, impératrice détronée, possédait le duché de Parme, et l'infante de Parme dut se contenter de Lucques ; la maison de Habsbourg-Lorraine, en la personne de l'ancien roi Ferdinand III s'est de nouveau emparé du pouvoir de la Toscane ; le plus grand État de l'Italie : le royaume des Deux-Siciles, eut pour roi un rejeton des Bourbons, Ferdinand IV, beau frère de François I, empereur d'Autriche et roi de Hongrie ; les terres papales reprirent presque intégralement leur configuration d'autrefois. Cet état de chose dura pendant toute l'époque dont nous occupons ici ; mais l'Italie n'en fut point satisfaite. À Naples on se révolta déjà en 1820 contre les Bourbons et en 1830 la révolution de juillet trouve son écho aussi en Italie, surtout à Parme et à partir de 1846 on voit presque dans chaque province s'accroître le nombre des phénomènes qui sont les précurseurs du courant révolutionnaire, dont le flot après vingt années d'efforts, devait enlever toute domination étrangère et particuliste, et créer l'unité actuelle de l'Italie.

Le coup d'oeil rapide que nous venons de jeter sur les différentes phases politiques de l'Italie, suffit pour faire ressortir la situation toute particulière où nous nous trouvons, à l'égard de l'Italie, dans la première moitié du dernier siècle, par suite des liens qui rattachaient le royaume de Hongrie à l'empire d'Autriche, situation dont les voyages d'Italie de cette époque devaient nécessairement porter l'empreinte.

Après la chute de Napoléon c'est l'Autriche qui paraît sur la scène en Italie ; c'est elle qui est la souveraine, c'est elle qui distribue les trônes, défend la légitimité, étouffe les révoltes et entrave toute velléité nationale tendant à l'unification du pays. Bien que ce rôle fût odieux et qu'il excitât partout la haine, il amena inévitablement des relations fréquentes entre l'Autriche, la Hongrie et l'Italie, relations qui ne tardèrent pas à consolider la domination de l'Autriche, grâce à laquelle ses sujets établis en Italie y jouissaient de certains privilèges et d'une protection toute particulière. Une grande partie des troupes autrichiennes ayant été retenues en permanence sur le territoire italien, bien

des jeunes gens hongrois aussi furent mis à même de se familiariser les moeurs et coutumes de ce pays. Il y en eut qui, non contents d'avoir vu et observé, publièrent, rentrés en Hongrie, leurs impressions ce qui ne manqua pas d'éveiller, parmi leurs compatriotes, le goût des voyages et le désir de visiter ce pays si riche en beautés naturelles et en merveilles artistiques.

Les expéditions militaires de l'Autriche furent poussées jusqu'au sud de l'Italie. Par décision du congrès de Laibach (1821) l'Autriche reçut la mission d'étouffer la révolte de Naples (1820) et de consolider le trône toujours vacillant des Bourbons; aussi l'armée d'Autriche entra-t-elle victorieuse à Naples et le baron Frimont, chef de l'armée, eut le titre de prince d'Androdocco, en commémoration de la victoire qu'il avait remportée. L'occupation de Naples par les troupes autrichiennes dura jusqu'en 1827; en 1822 l'éruption du Vésuve ayant détruit les routes, c'est le corps des troupes du génie austro-hongrois qui rétablit la communication entre Pompéi et Salerne; les mêmes troupes achevèrent la superbe „Strada Nuova di Posillipo“ commencée par le roi Joachim Murat. À cette époque toute l'étendue de la côte comprise entre Rome et Naples était occupée par des troupes de l'armée austro-hongroise. Ainsi par exemple le voyageur Joseph Papp raconte, dans une relation de voyage publiée dans le journal „Hébé“ (1826), qu'en 1825 il avait rencontré des sentinelles hongroises le long de la route conduisant de Terracina à Gaeta; que ses compagnons de voyage prenaient beaucoup de plaisir à l'entendre parler hongrois à ses compatriotes, et que la nuit, ils rencontrèrent les troupes hongroises „qui avaient repoussé l'armée de Naples, et qui parlaient fièrement l'idiome des anciens magyares“.

François Kazinczy compare cette expédition de Naples — quoi-que elle ne le mérite pas tout à fait — à celle de Louis le Grand quand pour venger le hideux meurtre de son frère „nos aïeux l'accompagnèrent à Naples et revinrent enrichis de connaissances qu'ils ont recueillies dans ces contrées dont les habitants étaient encore sous l'influence si bienfaisante des derniers vestiges de la grandeur romaine“. Puis il ajoute : „Nous, qui nous souvenions des événements d'il y a cinq cents ans, nous voulons bien croire l'espérance que nos compatriotes en mission dans les régions les plus ravissantes de l'Europe,

n'oublieraient pas la patrie chérie et que, même séparés, ils ne cesseraient de vivre pour elle". Cet espoir ne fut point déçu — comme nous allons le voir — toute une littérature est due aux Hongrois qui ont pris part à cette expédition de Naples et nous pouvons dire que, durant toute cette époque, les soldats hongrois se sont illustrés par leurs oeuvres relatives à l'Italie.

Mais ce ne fut point là l'unique mérite que nos soldats se sont acquis sur la terre italienne, car, bien que la situation politique eût été peu favorable, ils ont su créer, entre les nations hongroises et italiennes, cette sympathie qui plus tard se manifesta si brillamment de part et d'autre. La haine toujours croissante et l'aversion qu'on éprouva, au siècle passé, pour la domination de l'Autriche, ne s'étendait nullement aux troupes hongroises, ni, surtout, à nos hussards. On les aimait, on les admirait dans toute l'Italie, à preuve l'estime qu'on portait au général Hrabovszky à Bologne et au colonel Lazare Mészáros, qui plus tard fut nommé ministre. Tous deux étaient connus par leur loyauté et leur sentiments humains, et on garda d'eux un bon souvenir, même plus tard, lorsqu'ils furent contraints de croiser le fer avec les Italiens.

Bien que dans la première moitié du siècle passé l'Italie — comme nous venons de le voir — fût, pour ainsi dire, le rendez-vous des voyageurs de toute l'Europe, les voyages d'alors n'étaient ni faciles, ni confortables, pas même aux époques où les horreurs de la guerre ont fait place à la vie paisible du travail. Il semble que les Hongrois, comme ils n'étaient pas gâtés dans leur propre pays, en supportaient plus facilement les désagréments.

Un des plus grands inconvénients dans les voyages c'était l'obligation de se munir d'un passe-port et la difficulté qu'on avait de se le procurer. À en juger par les plaintes de MM. Tréfort et de Barthélemy Szemere cette difficulté n'était point encore écartée en 1830; il fallait de hautes protections et de longues attentes à Vienne pour se faire délivrer un passe-port, et M. Szemere fut même mis sous la surveillance de la police après son retour d'Italie. L'Italie, bien qu'une grande partie en fût incorporée à l'empire d'Autriche, était considérée comme un territoire sujet à caution à cause de l'éternelle propaganda révolutionnaire et l'on entravait de toute manière tout rapport intellectuel avec les Italiens.

À cette époque où il n'y avait pas encore de chemins de

fer, la navigation ne rendit pas la communication plus rapide; avec un bâtiment à voiles il fallait trois jours pour faire le trajet de Trieste à Ancône; mais quand le temps était calme, on devait souvent attendre jusqu'à quinze jours, voir trois semaines, pour pouvoir quitter les côtes d'Istrie. Le trajet de Naples à Livourne durait souvent huit jours entiers. Sur les mers adriatique et tyrrhénienne ainsi que sur les lacs d'Italie le service des bateaux à vapeur a bien été organisé après 1830, mais la ligne de Trieste—Ancône était presque exclusivement desservie par des bâtiments à voiles. Ce qui ne contribuait pas moins à rendre les voyages sur mer lents et pénibles, ce fut l'imperfection de ces bâtiments et les fréquentes quarantaines, qui, à cette époque, renfermaient à elles seules toute mesure hygiénique et qui souvent ne servaient que de moyens pour exploiter les voyageurs et pour leur causer des ennuis.

Du reste les voyages par terre n'étaient guère plus engageants que les traversées; les premiers chemins de fer d'Italie furent inaugurés vers 1840, c'était ceux de l'Italie du nord: on commença par livrer à l'exploitation la ligne de Côme-Monza-Milan qui, plus tard, fut rallongée dans la direction de Treviglio-Verone et entre Padoue et Venise. Le pont de communication qui relie Venise au continent, ne fut inauguré qu'en 1846; avant cette époque on ne pouvait aborder Venise qu'en bateau. Ainsi donc à l'époque dont je parle, les voyageurs étaient forcés de se servir de véhicules trainés par des chevaux ou des mulets: comme les diligences attelées de deux, trois ou quatre chevaux, la malle-poste, toutes sortes de voitures de louage et les carrioles (seggione); les petites excursions et les voyages dans les montagnes se faisaient ordinairement à pied; les riches louaient des chevaux ou des mulets. Dans certaines contrées, comme par exemple entre Taormina et Messine on se servait jusqu'en 1830, exclusivement de mulets. Les distances se comptaient par „postes“ ou „relais“; dans l'Italie du nord une „poste“ équivalait à huit lieues, la lieue était de 1852 mètres, de sorte qu'une „poste“ équivalait à environ 15 kilomètres, à Gênes il y avait 24 postes et quart, de Gênes à (De Turin Milan $19\frac{1}{4}$, de Milan à Vienne $62-67\frac{1}{2}$, de Venise à Milan 23, de Milan à Bologne $18\frac{1}{4}-24$, de Venise à Trieste $15\frac{1}{4}$, de Venise à Bologne $13\frac{1}{2}$, de Bologne à Ancône $15\frac{3}{4}$, d'Ancône

à Rome 24, de Bologne à Florence 9, de Florence à Rome 27^{1/2}, de Rome à Naples 20^{3/4}, de Naples à Reggio 37^{1/2}). Les voiturins (vetturino) louaient aux voyageurs leurs voitures attelées et se chargeaient en outre de les loger et de les nourrir pendant tout leur voyage. C'étaient eux qui fixaient les heures du départ et celles de l'arrivée, et si les voyageurs leur demandaient de faire quelque concession, les voiturins, de concert avec les aubergistes, inventaient mille ruses pour se faire payer au poids de l'or. Bien qu'à cette époque les chaussées fussent bonnes et praticables dans toutes les contrées de l'Italie, les voyageurs de nos jours auraient de la peine à comprendre les fatigues et les inconvénients que présentaient ces longs voyages en voiture. On passait des semaines entières dans les véhicules où, même s'ils étaient couverts, on n'était pas du tout à l'abri de la pluie, et il arriva maintes fois que, dans une voiture à huit places, douze personnes furent obligées de se serrer les unes contre les autres. Je me bornerai à citer quelques exemples pour donner une idée de la lenteur de ce genre de voyages. Pour faire le trajet de Padoue à Vicence il fallait, une journée entière; on partait dès la pointe du jour pour arriver à la nuit tombante; on mettait deux jours et deux nuits à se rendre, par le Ronco de Turin à Gênes et le trajet d'Âncône à Rome réclamait quatre jours en ne faisant que des haltes de courte durée. Avouons cependant que ces voyages ne manquaient pas d'un certain avantage. On était à même de tout observer de près et d'étudier à fond les moeurs et les coutumes des habitants de chaque contrée, ce qui n'est guère possible aujourd'hui, vu l'énorme vitesse avec laquelle les chemins de fer nous transportent et le caractère international des hôtelleries. Ce que nous voyons ce ne sont que des vues panoramiques sans suite et qui échappent aisément au souvenir.

Joignez aux inconvénients ci-dessus mentionnés, ceux qui furent causés par l'administration et le service de sûreté de cette époque. On était obligé d'exhiber son passe-port presque à l'entrée de chaque ville et souvent même de se présenter à la police, qui surtout après la guerre, n'accordait aux voyageurs que des séjours fort limités. De 1830 à 1840 encore il fallait être muni d'une autorisation spéciale de la police pour louer une diligence. En Toscane, dont l'administration libérale l'empor-

taît de beaucoup sur celle des autres principautés, et dont le gouvernement cherchait lui-même à attirer les étrangers, le séjour était infiniment plus agréable et la communication beaucoup plus facile, que dans les autres Etats de l'Italie, mais la péninsule était à cette époque morcelée en tant d'Etats séparés que pour se rendre de Gênes à Pise, on traversait trois principautés indépendantes; à chaque frontière on avait à subir les vexations des douaniers qui ne se contentaient pas de la déclaration des voyageurs, mais qui les fouillaient sans autre forme de procès. Par là même, que la diversité des monnaies contribuait beaucoup à la désorientation des voyageurs, plus il était facile aux habitants de ces pays de les exploiter. Quant à la sécurité publique, elle laissait beaucoup à désirer aussi vers la moitié dudit siècle, de sorte que les voyageurs devaient se munir d'un pistolet et d'un poignard. Celui qui avait fait un voyage en Italie dans ce temps là, avait raconter quelque attaque à main armée ou quelque attentat dont il avait entendu parler ou dont il avait été témoin oculaire. Les uns prétendaient avoir vu des potences dressées le long de la route en vue d'inspirer de la terreur aux brigands, d'autres ont vu exposé le crâne d'un bandit, et sur certaines rontes, surtout celle de Terracina-Gaeta, réputée très dangereuse, les voyageurs pour leur sécurité se faisaient toujours accompagner de soldats ou de carabiniers. Le fait est qu'aucun de ces voyageurs n'a jamais vu de bandit; il y a même lieu de supposer qu'on exagérait exprès ces contes de voleurs, afin d'intimider les voyageurs et afin de les habituer à recourir à l'escorte qu'il fallait payer, bien entendu.

Par ce qui vient d'être dit, on comprendra aisément, pourquoi le nombre des voyageurs se rendant en Italie était si peu considérable à cette époque, malgré l'enthousiasme si généralement répandu pour l'Italie et malgré les liens étroits que les garnisons austro-hongroises avaient établis entre les deux nations. Dans son ouvrage: „Ma vie et mon siècle“ François Pulszky dit avec justesse: „Vers 1830 les voyages en Italie étaient fort peu goûtés chez nous; les „táblabiró's“ (juges des cours d'appel) n'allaient guère visiter les villes et les bains de l'étranger; s'ils se dérangeaient par-ci, par-là, c'était pour aller à Vienne briguer une place ou activer une cause à la chancellerie; s'il leur arrivait d'aller visiter un pays lointain, c'était, pour eux,

une source intarissable d'aventures à laquelle ils puisaient leur vie durant. Mais les jeunes gens bien doués et avides de s'instruire ne laissaient échapper aucune occasion d'aller à l'étranger pour développer leur intelligence et s'enrichir d'expériences. Ainsi par exemple, François Kazinczy s'était proposé de faire une tournée en Allemagne, en France et en Italie, mais il dut s'arrêter à Vienne d'où il fut transporté, plus tard, comme prisonnier à Kufstein. Sa mésaventure était bien à regretter, car il trouvait un grand plaisir à de récits de voyage, à preuve les nombreuses relations qu'il publiait dans les journaux hongrois de cette époque. Ce ne fut qu'après 1840 qu'on vit paraître des publications qui semblent vouloir éveiller le goût pour les voyages à l'étranger. La relation de voyage de Barthélemy Szemere eut un grand succès; l'Italie y est pour peu de chose, car une seule fois, lors de son excursion à Chamounix, il avait franchi les frontières de la Sardaigne. Les voyageurs Etienne Gorove, Baron Joseph d'Eötvös, Auguste Kubinyi, Ladislav Szalay et Laurence Tóth visitèrent d'autres pays et Auguste Tréfort, lui-même, ne se dirigea vers l'Italie, qu'après avoir parcouru l'Allemagne et la Russie.

Quand nous voulons passer en revue nos voyageurs d'Italie — il va sans dire que nous n'allons faire entrer en ligne de compte que ceux, dont le voyage s'est perpétué par quelque ouvrage littéraire — il faut, suivant l'ordre chronologique, commencer par ceux que le devoir y a appelés lors des guerres napoléoniennes et qui dans la plupart des cas regardaient l'Italie encore autrement que du point de vue militaire.

Commençons par les frères Kisfaludy. Alexandre Kisfaludy a pris part à la guerre d'Italie de 1796; il a parcouru „les bords gazonnés du Mincio au fond limoneux” et ne se lassait pas d'admirer le „*ver purpureum*” de ce charmant pays. Après la victoire que Napoléon remporta à Lodi, il fut fait prisonnier par les Français. Son frère Charles avait 17 ans lorsqu'il franchit pour la première fois la frontière d'Italie. Il était portedrapeau au 32-ième de ligne, et prit part au combat qui se livra près de Caldiero et qui finit par la déroute des troupes de Napoléon. En commémoration de cette victoire il composa sur le champ de bataille un „Chant guerrier” dans lequel il inspire l'enthousiasme aux „guerriers terribles, descendants des

Huns" en les haranguant de braver „les mercenaires du despote sanguinaire“.

D'Árpád les descendants libres
 Nous combattons sans crainte aucune
 Fidèles aux traditions de notre sang
 Nous périssons, ou nous vainquons.

Il est probable que c'est l'influence de ces souvenirs de jeunesse qui lui fit entreprendre un second voyage en Italie en 1815, voyage qui a été d'une haute importance sur toute sa vie et partant, sur sa carrière littéraire. On n'ignore pas que, tout jeune encore, il s'était pris de passion pour les beaux-arts et qu'il n'avait d'autres idéals que Raphaël et Rubens. Aussi n'eut-il ni paix ni repos avant de s'être rendu dans la vraie patrie de l'art pour y admirer les chefs-d'oeuvre du génie humain. Bien qu'il eut mis une année environ à parcourir l'Italie, il ne nous est resté ni journal, ni notes quelconques, ni lettres relatives à son voyage. Il y a lieu de supposer que c'est à pied, qu'il a parcouru les plus beaux endroits de cette terre classique, jouissant de la vue des nombreux chefs-d'oeuvre et son biographe Joseph Bánóczy est d'avis qu'il gagnait sa vie à travailler dans les ateliers, et qu'il ne reculait pas même devant les privations pour faire acquisition de tableaux antiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce séjour a fini par le convaincre qu'il n'arriverait jamais à égaler ou Rubens ou Raphaël, tout au plus s'il pourrait gagner de quoi vivre. C'est donc en quelque sorte à son voyage en Italie qu'est dû le parti qu'il prit de quitter la carrière de peintre pour embrasser celle de poète.

Parmi les jeunes officiers hongrois appelés, à cette époque, par le service militaire, citons d'abord le baron Nicolas de Jósika, notre célèbre romancier qui prit part à la campagne de 1813; il se distingua dans la bataille de Vallegio et sa bravoure lui valut un avancement au choix; il fut nommé lieutenant et, l'année suivante, capitaine de dragons. Après avoir visité la ravissante Italie et les contrées stériles du Karst, il rejoignit son régiment, revint à Vienne juste à l'époque où s'y tenait le congrès.

A peu près à la même époque, en 1814, un autre jeune officier appartenant à la noblesse hongroise passa pour la première fois en Italie; ce fut le comte Etienne Széchenyi qui, mettant

au profit de sa patrie les résultats obtenus dans ses voyages, fut bientôt donné pour exemple à la jeunesse contemporaine.

C'est le service militaire qui au printemps de ladite année l'appela dans la péninsule des Apennins; attaché à la suite du prince Windischgrätz il dut se rendre en Sardaigne en vue de relever le trône du roi; mais ce voyage est devenu superflu et Széchenyi n'alla que jusque à Gênes. Son second voyage suivit de près. Par suite d'un déchirement de coeur causé par un amour malheureux, il retourne en Italie à la fin de cette même année et y reste jusqu'en été de 1815. Bien qu'il eût obtenu un congé l'année précédente, il fut rappelé à son poste au printemps de 1815, pour combattre contre ce même Joachim Murat, dont la cour lui avait paru si méprisable l'hiver précédent, mais dont l'épouse, la belle et spirituelle reine Caroline, l'avait charmé dans toute l'acception du terme. À la bataille de Tolentino, la dernière où Murat hasarda braver l'Autriche, son ancienne alliée, le jeune Széchenyi, qui était alors capitaine de hussards, se signala; il fut décoré mais ne fut point porté au tableau d'avancement.

Y compris son premier séjour en Italie, qui avait été de courte durée, Széchenyi a fait six voyages en ce pays; je viens de donner quelques détails sur les deux premiers; vint ensuite son voyage de 1817; Széchenyi vint en Italie dès le printemps et ne s'en retourna qu'en hiver; il passa tout ce laps de temps en sa garnison de Milan. En 1818 nous le trouvons derechef en Italie; il visite Florence et Rome et l'été venu il s'embarqua à Ancône pour se rendre en Turquie et faire un voyage en orient; revenu en 1819 Széchenyi visite l'île de Malte, fait un tour en Sicile et retourne à Naples; nous n'avons pas de détails sur la fin de ce voyage. Enfin en 1825 il arrive de la France méridionale, passe par l'Italie du nord, visite Venise d'où il se rend à Trieste.

Dans ces voyages et durant son service militaire Széchenyi a parcouru presque toute l'Italie. Ses séjours à Naples et à Milan ont été les plus longs. Son journal, en manuscrit, que nous connaissons grâce aux communications de M. le Comte Antoine de Zichy, bien que présentant maintes lacunes, renferme des notes pleines d'intérêt. Nous y voyons l'effervescence de son esprit et le développement de son caractère; nous y admirons la justesse de son jugement, la sagacité de son raisonnement la rapidité de sa conception et la richesse de ses idées. Nous

y voyons se réaliser le principe qu'il s'était posé: „Je me suis fait un principe de sucer le miel de chaque fleur que je trouverais sur mon chemin, attendu que la plupart de mes fleurs sont fanées.“ L'exemple qu'il a donné par ses fréquents voyages semblait prouver une fois de plus combien il était ennemi de la devise: „Extra Hungariam non est vita“ dont il s'était déjà moqué dans son oeuvre le „Hitel“ („Crédit“) et qu'il regardait comme une des causes principales de notre retard. Dans ses voyages il s'afflige maintes fois de ce que sa patrie est si pauvre, si peu civilisée; c'est dans ses voyages aussi qu'il a appris à aimer sa race; sa pensée en mûrissant devient un parti pris; désormais il n'a plus qu'un désir, celui de se dévouer pour le bien de sa patrie. Bientôt il fut l'admiration de ses compatriotes: „l'homme qui porte tout une nation dans son coeur“.

Dans son premier voyage en Italie qu'il avait médité depuis quelques années, „il se louait fort de quatre choses, les voici: l'air, la chaleur du soleil, les bonnes routes et les bons chevaux de poste“. Mais plus tard il fut bien ennuyé par les vents contraires entravant sans cesse la navigation; et s'irrite surtout des vexations que lui causent les douaniers et les fréquentes quarantaines, ennuis, auxquels il réussit quelques fois à se soustraire, grâce à son aplomb et, plus encore à son argent qu'il savait distribuer avec libéralité et à propos; il est accompagné de domestiques, il a des chevaux et une voiture dont il se défait à Rome avant d'entreprendre son voyage d'orient; à Bologne il distribue deux cents florins aux soldats affamés, dont la misère lui fait prendre le parti irrévocable de quitter le service militaire. À Padoue il est au comble de l'exaspération en voyant le terrible supplice qu'on fait subir à un pauvre déserteur.

Il est essentiellement vif, susceptible d'impressions, se révolte contre tout ce qui lui déplaît et s'enthousiasme pour toutes les beautés de la nature et des arts. Il ne fait point grand cas des Italiens; l'Italie, dit-il, est un pays superbe qu'il voudrait bien habiter; mais quels „viles gens“ que les Italiens; pourquoi ce beau pays n'est-il pas habité par des Anglais, des Français ou des Allemands? À l'idée que le hasard l'eût fait naître Italien, son coeur frémit. Naples a pour lui tous les charmes, il le trouve supérieur à Constantinople; tantôt ce sont les lacs de la Lombardie qui fascinent son âme; l'Etna est, selon lui,

le plus beau mont de la terre, il n'aura ni paix ni repos qu'il ne l'ait gravi; il se berce dans les flots de la mer toutes les fois qu'il le peut, car il est d'avis qu'il faut profiter de tout ce que la nature nous offre.

Le goût des arts qui lui est inné ne fait que se perfectionner dans son tour d'Italie; pour s'instruire il choisit pour compagnon de voyage un peintre nommé Ender à qui il fait faire maintes esquisses. Il est un des visiteurs les plus assidus des musées; ses observations sont exactes, sa critique est juste. Il se formalise de la naïveté de l'empereur François, qui était venu à Naples rendre visite à son beau-frère, Ferdinand IV et qui lui dit un jour lorsqu'on parla de musées: „J'aime mieux être ici qu'à Florence, on a plustot fini“.

Si, dans son opinion sur les arts, il suivait le courant et s'il était même un peu exclusif dans sa prédilection pour le classicisme, il se gardait pourtant de donner dans les extrêmes comme le faisaient la plupart de ses contemporains. Sa critique sur Canova, l'idôle de cette époque, est sans prévention; il visite son atelier à Rome, il en est charmé, mais à ses yeux l'art de l'antiquité l'emporte de beaucoup sur les oeuvres de Canova, et l'Apollon du Belvédère est à ses yeux tout ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait en fait de statues d'hommes. Lors de son séjour de Rome Canova vivait encore, mais quand il visita, pour la dernière fois Venise, on y gardait déjà, comme une relique, le coeur du grand maître. S'il dit qu'il n'a pas le goût des monuments de l'antiquité, il entend parler de ceux du moyen âge; la cathédrale de Saint-Marc même ne saurait exciter son admiration. Il vénère tout ce qui est antique; à Florence il prend Raphaël en amour, à Rome il l'admire; mais c'est à l'art moderne qu'il porte le plus d'intérêt; il fait la connaissance de Thorwaldsen, et de Raphaël Morghen, le célèbre graveur, visite tour à tour les ateliers des autres artistes de renom, entre autres celui du Hongrois Ferenczi dont cependant le talent lui paraît assez médiocre.

Dans tout ce qu'il fait il ne vise qu'un seul but, celui de connaître à fond le pays qu'il visite; il parle bien l'italien et s'occupe avec prédilection de la littérature italienne; Petrarque n'est pas de son goût, mais le Tasse est sa lecture favorite, quant à Alfieri, il l'idolâtre. À Ferrara il visite la prétendue

prison de Tasse et se repose dans la chaise de l'Ârioste. Son nom, son rang, ses manières affables lui assurent la bienvenue dans les plus hautes classes de la société, ce qui le met à même de multiplier ses observations, ses expériences, et d'enrichir son journal de voyage. Il raille la cour de Naples, qui était proche de sa chute, et son langage caustique ne ménage pas même l'archiduc de Toscane; à Florence il se lie au comte Antoine d'Apponyi, ambassadeur d'Autriche, pour lequel il a beaucoup d'estime et qu'il prend en affection; en Lombardie il constate que la domination de l'Autriche vaut mieux que celle de bien d'autres Etats. Dans son dernier voyage en Italie il ne songe plus qu'aux réformes d'économie politique qu'il tâchera de réaliser plus tard; il s'oriente dans la culture du mûrier et dans la fabrication de la soie, car il est résolu d'introduire dans ses propriétés l'industrie du ver à soie.

Darmi les voyageurs que le noble exemple de Széchenyi, „le plus grand Hongrois“, avait inspirés, nous citerons d'abord Albert Volstan de Berzeviczy, dont le nom ne nous est point inconnu. C'est Louis Szádeczky qui, dans le Bulletin de notre Société (1889 fasc. V. VI.) nous a fait connaître par un traité fort intéressant, dont il y a eu un tirage à part, les résultats des voyages qu' A. Berzeviczy a faits en 1818, 19 et 20 dans différents pays de l'Europe.

A. V. de Berzeviczy était l'oncle de mon père; son séjour dans la maison de mes parents est un de mes souvenirs d'enfance. Il mourut en 1859 à l'âge de 84 ans à Berzevicze. Sa vie était frappée au coin d'une simplicité tenant presque de l'originalité; du reste c'était un homme éclairé, humain et d'une instruction peu commune; il était ferré à glace sur l'histoire et sur le droit et avait cultivé la musique dans sa jeunesse. Quoique simple gentilhomme et ne disposant que d'une fortune médiocre, il résolut de parcourir toute l'Europe et de visiter à loisir les capitales des principaux Etats; chose fort rare à cette époque où de pareilles entreprises faisaient événement. Dans l'espace de deux ans que dura son premier voyage, il consacra neuf mois (du mois de septembre 1818 jusqu'en juin 1819) à visiter l'Italie qui, à cette époque, souffrait encore des plaies que lui avaient faites vingt années de guerres. Un triste souvenir et tout à fait personnel, qui se rattachait à ces guerres, avait, du

reste contribué à lui faire entreprendre ce voyage. Feu son frère, Ezéchiél de Berzeviczy, capitaine dans l'armée austro-hongroise, avait péri, le 12 mai 1809, dans la bataille de Venzon, petite ville située près d'Udine, sur le Tagliamento, dans la petite plaine creusée entre les Alpes Barniques et celles de Cadore. Il fit ériger à son frère aimé un tombeau dont l'inscription latine nous a été conservée dans son journal de voyage.

De Venzon il se rendit à Venise en passant par Trévise ; il visita ensuite Padoue, Vicence, Vérone et Mantoue. Après un court séjour à Crémone il alla à Piacenza, puis à Parme, Modène et Bologne. Il se dirige ensuite vers les côtes de la mer adriatique, passe par Rimini et arrive à Ancône, puis à Loreto. Passant ensuite par Macerata-Tolentino-Foligno-Terni il s'arrête à Rome où il passe les fêtes de Noël. Il profite de ce séjour en faisant des excursions pour voir les curiosités des environs de cette ville. Passant ensuite par Terracina et Capoue, il se rend à Naples pour ne retourner qu'en février à Rome où il reste jusqu'à Pâques. Après un séjour à Florence il visite Lucques, Pise, Livourne, Gênes et Turin, puis se rend à Milan, d'où il fait des excursions à Pavie et à Monza, après quoi il longe les rives du lac Majeur et arrive enfin par le Simplon en Suisse.

Vu l'espace parcouru, ce voyage est sans contredit un des plus longs de tous ceux qu'on ait faits à cette époque. Pendant tout le cours de son voyage il apportait un soin particulier dans l'étude de tout ce qui a rapport à la Hongrie. Nous le voyons à la recherche de ces rapports dans les bibliothèques, les archives et les musées, examinant minutieusement les livres, les documents, et les médailles présentant quelque rapport à la Hongrie. Il fut bien aise d'avoir rencontré, dans l'île Saint-Lazare près de Venise, un compatriote en la personne de l'abbé Kôvér, originaire de Transylvanie. Il s'informe des moindres détails concernant les troupes austro hongroises et un heureux hasard lui fait rencontrer deux de ses parents, Alexandre et Kajetan de Berzeviczy, en garnison l'un à Crémone, l'autre à Monza. Il est en rapport avec les membres de notre famille régnante, ainsi quand le palatin Joseph séjourne à Rome, Berzeviczy se présente chez lui et grâce à sa protection il obtient la permission de visiter les archives du Vatican, plus tard il présente les notices qu'il a fait au palatin qui en est très satisfait.

À cette époque François, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, vient visiter la ville de Rome. Il est accompagné de son auguste épouse, du prince Metternich et de M. Wrba. C'est toute une série de fêtes splendides données en son honneur; à un des dîners de cérémonie dix-huit souverains se trouvent réunis à la table du saint-père. Berzeviczy jouit, à plus d'une solennité, de la vue du pape (Pie VII de la famille Chiaramonti); il voit des milliers de fidèles s'agenouillant dans les rues pour recevoir la bénédiction de sa sainteté. Il voit le roi de Naples, qui est venu faire un tour à Rome avec son frère, le roi d'Espagne qui séjourne à Naples depuis son abdication et il assiste, plus tard, aux obsèques dudit roi d'Espagne. Il a assisté à plusieurs illuminations brillantes à Rome, il a vu les grandes courses sur le Corso et celles de la Piazza Navona. Il arrive à Parme juste au moment où Marie Louise fait son entrée aux acclamations du peuple; à Milan il assiste à une bénédiction de drapeau; le viceroy, l'archiduc Rénier, y est aussi, et le comte Antoine Batthyány donne un grand dîner; pendant son séjour à Rome on sacre l'évêque Ladislas Pyrker, qui venait d'être nommé évêque de Szepes et qui, plus tard, fut nommé patriarche de Venise et archevêque d'Eger.

Parmi les arts d'agrément Berzeviczy s'intéresse surtout à la musique; il prend des notes sur tous les opéras et les ballets; il est à tous les concerts et la musique sacrée l'attire souvent à l'église; à Rome il admire Paganini.

Les notes qu'il a prises sur les beaux-arts sont moins nombreuses, mais son journal n'en prouve pas moins qu'il a visité tour à tour les grands musées et collections; de tous les monuments c'est surtout le Panthéon de Rome qui fascine son esprit; il voit l'ancien Paolo fuori le mura, consumé plus tard par l'incendie de 1823. Plus il voit les „stanze“ de Raphaël, plus il les admire; à Padoue il visite l'arène, mais il ne voit pas les fresques de Giotto, qui n'étaient point encore comprises dans les guides de cette époque. Il fréquente les ateliers de Thorwaldsen et de Canova, et fait la connaissance du peintre hongrois Ferenczi.

Rien n'échappe à la sagacité de Berzeviczy; il observe tout et critique tout dans son journal; son regard pénétrant embrasse tout, jusqu'à l'économie rurale, la viticulture, les mœurs et cou-

tumes du peuple et l'organisation judiciaire. À Rome il assiste à la publication d'un arrêt de condamnation en vertu duquel la peine de mort de quelques carbonari fut commuée, par le pape en déportation. Il est témoin oculaire d'une exécution et d'une fustigation. En quittant l'Italie, il résume, dans son journal, l'opinion qu'il s'est faite du peuple italien, opinion qui n'est guère flatteuse.

Dans les années 1821, 1823 et 1826 de l'Almanach : „Hébé“ rédigé par Samuel Igaz, nous trouvons trois relations de voyage dignes d'être mentionnées et dues à la plume de Joseph Papp. D'après une note ajoutée au titre, ces relations sont prises dans „le manuscrit d'un voyage en Italie“. La première a pour titre : „Fragment d'un voyage sur mer et Livourne“; la deuxième : „Introduction au voyage de Rome“ (fragment); la troisième : „De Rome à Naples“. Le style de l'auteur peu connu est naïf, gai, parsemé d'à-propos et d'originalité faisant sentir d'un bout à l'autre, un pur et vrai hongrois. Il semble que ce soit là un résumé des résultats obtenus dans plusieurs voyages en Italie dont les dates nous restent inconnues, car il n'est fait mention que du 12 août 1817, jour de son arrivée à Livourne. Dans son trajet de Livourne à Naples il se trouve sur un navire transportant des troupes militaires et des canons; pendant cette traversée il s'initie à la manoeuvre des voiles et fait maintes observations sur le calcul de la vitesse des navires. À Livourne le départ d'une archiduchesse d'Autriche, devenue plus tard l'épouse du prince héritier du Brésil, absorbe toute son attention; parmi les curieux que cet événement avait attirés à Livourne, se trouvait, entre autres, l'archiduc de Toscane; le navire où la fiancée s'était embarquée, l'auteur le compare à Jupiter enlevant la belle Europe, soeur de Cadmus. Il trouve que la belle princesse était un présent beaucoup trop précieux „donné à l'Amerique en échange de ces pommes de terre“. Décrivant ensuite les détails des fêtes qui se sont données à cette occasion, il fait observer que „les Italiens ne sauraient se passer du Polichinel dans quoi qu'ils fassent“. Cependant il trouve les habitants de Livourne bien plus „policés“ que ceux de Naples qu'il traite de „gros butors“.

Lorsqu'il est sur le chapitre de Rome, il commence par dire à ses lecteurs que la Ville Éternelle n'est, à proprement

parler, que la gardienne des souvenirs des plus grands vices, des cruautés et des horreurs les plus basses ; puis il ajoute que, si malgré tout cela, il s'est senti attiré à Rome «c'est qu'à cette époque l'éducation de la jeunesse hongroise était plutôt romaine que nationale, à preuve qu'on apportait un soin particulier dans l'enseignement de la langue, de l'histoire et des moeurs de Rome et qu'on ne tenait presque aucun compte de la langue hongroise et des institutions indigènes». Ce fut Énée qu'on fit admirer aux élèves et non Árpád, Numa et non Saint-Etienne, Jules César et non Zrinyi, Auguste et non Mathias, Camille et d'autres. «Je prends la Grande Marie Thérèse à témoin ; elle pourrait vous dire que dans sa détresse et son dénûment extrême nos ancêtres ne le cédaient en rien aux Camilles de l'antiquité. C'est que notre pays, bien qu'il eût en de grands hommes, manqua de Tite-Lives et de Virgiles. À l'oeuvre donc ! vous tous qui en avez la vocation Ce sont les écrivains, les sculpteurs et les peintres qui transmettent la gloire à la postérité». Plein d'enthousiasme pour la ville de Rome, il quitta sa patrie ; tout lui paraissait chétif auprès de ce colosse : «la belle Venise, la savante Padoue, la poétique Ferrara, la grasse Bologne et la belle Florence». Mais il fut bien désappointé par l'aspect de l'aride Campagne de Rome ; la vue de la ville le réconcilia en quelque sorte, mais il fut loin de la trouver aussi glorieuse et sublime qu'il se l'était imaginé. La relation de son voyage de Naples prouve qu'il était connaisseur du monde classique, à preuve les citations fréquentes d'Horace et l'appréciation qu'il fait du grand orateur Cicéron. Il compare la vie champêtre du littoral italien à celle de la Hongrie ; les moindres détails lui rappellent sa patrie. Il passe une nuit à Terracina, se baigne dans les flots de la mer au clair de lune, le lendemain il se promène dans une forêt de myrthes et dit en soupirant : «si je pouvais les transporter dans ma patrie, il y aurait de quoi couronner toutes nos jeunes filles». J'ai déjà dit ci-dessus que le long des routes il trouvait des sentinelles hongroises qui montaient la garde ; un jour l'essieu de sa voiture se casse, c'est encore des soldats hongrois qui le remettent en bon état, tandis que les Italiens invoquent le secours de Sainte-Anne.

Cette dernière aventure lui est arrivée sans doute après 1821, à l'époque où les troupes commandées par Frimont avaient

déjà occupé Naples. Je répète que cette expédition a été riche en fruits littéraires. — Un capitaine du Génie austro-hongrois, Louis Goró d'Ágyagfalva, qui en 1822 avait publié, dans le „*Courrier hongrois*“ la description du Vésuve, publia, en 1825, à Vienne, un ouvrage, en langue allemande, intitulé : „*Pérégrinations à travers Pompéi*“. Cette édition de luxe, un in-folio avec nombre de gravures et de tableaux lithographiques a été dédiée à l'archiduc d'Autriche Jean-Baptiste. Dans la préface il dit qu'en 1821 il eut la Campania Felix pour garnison ; parmi les beautés et les curiosités de ce pays c'est tout particulièrement Pompéi qui attira son attention. Grâce au secours du major-général, Hrabovszky, et du baron de Frimont, commandant en chef, il se trouva à même de faire les levés topographiques nécessaires. Il cite ensuite les sources littéraires auxquelles il a puisé et donne la description et l'historique de la Campania. Passant ensuite au chapitre de Pompéi, il nous en fait connaître — d'après les lettres de Plin^e — le site, son passé et sa ruine, ainsi que sa découverte dans la seconde moitié du siècle précédent. Les détails dans lesquels il entre sur la mise à découvert des rues, tombeaux, maisons, inscriptions, mosaïques et fresques de Pompéi : nous le font connaître comme un connaisseur parfait des oeuvres de Winckelmann et de l'antiquité. Dans l'année 1826 du périodique littéraire „*Felső-Magyarországi Minerva*“ (La Minerve de la Hongrie du nord) l'illustre François Kazinczy lui-même s'est répandu en éloges sur cet ouvrage ; il est persuadé que cet ouvrage vaudra „à Monsieur le capitaine Goró“ l'estime de toute l'Europe intellectuelle, puis il ajoute ceci : „Puissent les riches de notre pays, qui peuvent dépenser et qui aiment à dépenser, puissent ils, dis-je, gratifier chaque département d'au moins un exemplaire de cet ouvrage, pour répandre ces connaissances parmi ceux qui demeurent loin de nos villes, attendu que, dans ce temps de disette, un livre de 30 florins n'est pas à la portée des petites bourses“.

Le périodique intitulé „*Társalkodó*“ (Musée de la conversation) regrette que l'auteur, qui est Hongrois de nationalité, ait manqué au sentiment patriotique et qu'il n'ait pas écrit en langue hongroise, cet ouvrage qui a pour ainsi dire, fait époque dans le monde scientifique. Plus scrupuleux sur la question du patriotisme, un autre officier supérieur de la garnison de

Naples, le baron Jean Lakos, lieutenant-colonel et plus tard général, membre honoraire de l'Académie Hongroise des Sciences, écrivit en hongrois ses Lettres de Naples dont les premières ont été publiées dans l'année 1823 de l'«Hébé» et Kazinczy en parle dans son traité ci-dessus mentionné.

Elles révèlent un talent incontestable d'écrivain ; la narration est simple et pleine d'esprit, les réflexions sont modestes et sans prétention ; le style est souple et essentiellement hongrois. L'Italie, dit l'auteur, est le plus beau pays que le bon Dieu ait créé en Europe. La fantaisie humaine est trop faible pour saisir les beautés de Naples et de ses environs ; toute description quelque achevée qu'elle soit n'aboutit qu'à ternir la réalité. Il passe en revue les principaux monuments et instituts de Naples ; il appelle le musée de Naples «un palais de fées» dans lequel «deux âges se donnent la main, car ce qui a cessé de vivre il y a deux mille ans (savoir : Pompéi et Herculaneum) est ressuscité pour vivre avec nous et pour nous survivre. » À cette époque Naples avait près d'un demi-million d'habitants ; l'auteur nous retrace ensuite le mouvement et la vie bruyante des rues et nous fait observer que les cochers même dans les plus grandes cohues font attention aux piétons, ce qui ne se fait pas à Vienne ; à Naples les passants ne courent aucun risque malgré le va et vient continu des voitures. Le commun du peuple se promène nu-pieds, porte des habits multicolores, et se coiffe d'une casquette ou d'un turban ; on voit même des passants en haillons et demi-nus. En face du palais royal s'élève l'église de Saint-François avec son portique en demi-cercle. Le groupe en marbre de l'antique taureau de Farnèse se trouvait alors au milieu de la Villa Reale (la Villa Nazionale d'aujourd'hui).

En 1839 ce même Jean Lakos a publié un ouvrage anonyme intitulé : «Récréations d'un voyageur». Le premier volume ou plutôt la première «partie» a pour titre : «Souvenir d'Italie ; réalité et poésie». À en juger par ce titre c'est l'ouvrage «Vérité et poésie» de Goethe qui était présent aux yeux de l'auteur. Dans l'introduction il apprend à ses lecteurs qu'ils se trouvent en face de souvenirs de jeunesse, nés sous le beau ciel de l'Italie et assortis par la mûre réflexion d'un âge avancé, au pied «de montagnes gigantesques» où l'auteur se trouva poussé par le «Nemere». Cette première partie comprend les

aventures galantes et guerrières de Louis Szekfalvy, jeune officier hongrois, entremêlées de scènes de la vie d'Italie, de descriptions et de souvenirs des campagnes de Napoléon. Les trois quarts du temps ce sont des dialogues, et même des scènes dramatiques dans lesquelles le lecteur s'efforce en vain d'y démêler la réalité de la poésie. La seconde partie qui a pour titre „Lettres de Naples“ comprend les lettres de Szekfalvy qui, à la fin du récit précédent, était arrivé à Naples. Mais peu à peu le héros est relégué au second plan et ces lettres se changent en relations de voyage aussi charmantes qu'instructives qui complètent en quelque sorte le traité publié dans l'„Hébé“ et qui nous familiarisent les beautés de Naples, de ses contrées, du Vesuve, que l'auteur avait gravi, de Pompéi et des îles avoisinantes. L'auteur nous donne ensuite une description détaillée de l'île d'Ischia, florissante et très fréquentée à cette époque, puis il nous fait faire un tour de Capri et nous décrit l'éruption du Vésuve (1822) avec tous les phénomènes dont elle fut accompagnée, et dont il a été témoin oculaire. Il s'en rapporte souvent à Seume et Vasi, mais les relations de Madame de Staël lui semblent sujettes à caution; il est persuadé que les travaux de la mise à découvert de Pompéi seraient plus avancés, si l'on avait recouru à l'assistance des officiers du génie d'Autriche. Remarquons que Lakos adhère à l'opinion d'un certain Galanti qui s'opposa à ce que les antiquités mises à découvert fussent transportées à Naples ou dans d'autres musées; il exigea qu'on les restaurât et qu'on les mît en vue sans les déplacer; principe qui n'a été reconnu juste que de nos jours.

Ce fut à cette même époque que la Sicile trouva, elle aussi, son explorateur hongrois en la personne du comte Fédore de Karacsay. Lui aussi était soldat et ne tarda pas à obtenir des succès littéraires. C'est lui qui a organisé l'armée de Perse. Il passa la plus grande partie de son service militaire en Italie; sa dernière garnison fut Mantoue où il était commandant de place. Jeune officier dans les uhlans, il était attaché à la suite de l'eximpératrice Marie-Louise, et c'est probablement à cette époque qu'il écrivit son ouvrage intitulé „Manuel du Voyageur en Sicile“ qui parut en 1826 à Stuttgart et à Paris, avec une carte de la Sicile. Dans la préface il rapporte qu'à Palerme il

s'était trouvé, pendant plusieurs années, attaché à la suite d'une „Auguste Princesse“; c'était, à n'en pouvoir douter, Marie Louise, princesse de Parme. C'est alors qu'il a rédigé ses notes détachées, et s'il les a écrites en langue française, qui n'était pas sa langue maternelle, c'était pour les mettre à la portée de tous les voyageurs, attendu que le français est la langue la plus répandue parmi les voyageurs en Italie. — Son „guide“ devait suffire pour orienter les voyageurs et pour rendre superflue l'institution des „Cicerone“. Il donne l'historique de la Sicile, il fait connaître les détails de la vie politique, administrative et sociale de cette époque; il passe ensuite à la description des différents lieux et contrées de l'île, donne une description détaillée de Palerme, de l'Etna et des îles voisines. Il loue le caractère des habitants de la Sicile; d'après lui les bandits même y respectent les lois sacrées de l'hospitalité; les hommes n'y sont assassins que par vengeance et il y a certains traits de noblesse jusque dans leurs vices.

Après 1827 un autre voyageur également originaire du département de Sáros, poussé par son penchant pour les recherches archéologiques, entreprit de visiter l'Allemagne, l'Italie et la France. Il admira partout les chefsd'oeuvre des beaux-arts, et faisant partout des recherches archéologiques, il se vit bientôt possesseur d'une riche collection. C'était Gabriel Fejérváry. Il ne nous a laissé aucune relation sur son voyage; tout ce que nous savons c'est qu'il devint plus tard le Mentor et le compagnon de voyage de son neveu, François Pulszky, qu'il initia dans les mystères de l'archéologie et de l'histoire de la civilisation, et qui, plus tard, le paya de retour dans ses „Mémoires“. C'est dans la bibliothèque du vieux M. Fejérváry, homme d'une profonde érudition, que F. Pulszky apprit à connaître les oeuvres de Winckelmann et de Visconti; le désir de voir l'Italie se réveilla soudainement dans son coeur; son oncle lui promit alors de l'emmener avec lui en Italie, à condition qu'il apprendrait le grec. Le jeune Pulszky, qui avait alors dix-neuf ans remplit cette condition et en été de 1833 ils se mirent en route, accompagnés de Léon Hollender, fils d'un riche négociant d'Eperjes et médailliste passionné. Passant par Munich et par le Tyrol, ils arrivèrent au bord du lac de Côme, dans „le jardin de l'Europe“; ils s'arrêtèrent à Cadenabbia d'où il firent plusieurs

excursions et lorsqu'ils rentraient le soir et qu'ils se reposaient sous les orangers du jardin, au bord du lac brillant au clair de lune, le jeune Pulszky se croyait dans un pays de fées. Parcourant ainsi Côme, Brescia et Vérone, il vit un nouveau monde s'ouvrir devant lui; ils ne s'arrêtèrent pas à Padoue parce que Fejérváry n'aimait pas l'art trécentiste, et n'admirait que les créations de la fin du XV. siècle et celles du commencement du XVI: savoir les conceptions de l'âge d'or de la renaissance. À cette époque Pulszky était encore tout „païen“ et en fait de plastique il mesurait tout à l'aune de l'art antique, et il n'appréciait guère que les toiles appartenant au temps de Jules II et Léon X, „époque à laquelle l'Eglise elle-même portait l'empreinte du paganisme“. Venise le frappa, il devint mélancolique, il trouva que la magnificence irrégulière du palais des Doges et les chefsd'oeuvre de l'antiquité qu'il renfermait ne s'accordaient guère et formaient même un contraste évident avec les habitants de la ville, presque tous des fonctionnaires autrichiens. Pareil à un somnambule il errait souvent dans les rues étroites de Venise, rêvant des temps héroïques de la république et ne se réveillant qu'à l'approche d'un soldat autrichien à casaque blanche. Il visita les collections privées qui y étaient nombreuses à cette époque. L'école vénitienne et les madones de Bellini achevèrent de lui ouvrir les yeux à la peinture et à l'art chrétien. À Bologne il embrasse le petit ange agenouillé de l'Arco di San Domenico, un des premiers chefsd'oeuvre de Michel-Ange. À Florence la magnificence et la beauté candide de Michel-Ange le charme; on le voit errant dans les galeries, mille pensées se succèdent dans sa tête; souvent aussi on le voit s'offrir volontairement comme guide à ceux qu'il soupçonne avoir du goût pour les arts, tant son désir est vif de parler peinture. Son jeune ami, Hollender, préfère les théâtres et étudie les moeurs du peuple. Pulszky quitta Florence où il avait fait la connaissance de Marko et de plusieurs autres artistes, se rendit par Cortone et Pérouse à Terni et arriva à Rome le 7 septembre.

Son coeur battait plus fort, son visage était tout enflammé; dès le premier jour il vit le cortège du pape se dirigeant vers l'église „Maria del Popolo“. Bien qu'appartenant à une autre confession, le spectacle de la bénédiction du pape le toucha

profondément et il comprit aisément l'importance de la pompe de l'Eglise catholique. Dans l'église il vit „la figure bénigne“ du pape Grégoire XVI (de la famille Capellari), et les cardinaux Bernetti, Fesch, Zurlan, Giustiniani, Doria et Odescalchi „À Rome, dit-il les esprits prosaïques même s'agitent et s'occupent d'archéologie; quel n'était pas mon enthousiasme à moi qui avais résolu de vouer toute ma vie à l'exploration de l'antiquité. Le livre de Nibby à la main, et sans prendre un moment de repos je ne me lassais pas d'admirer les monuments qui m'entouraient.

Dans la bibliothèque du Vatican il fait la connaissance du cardinal Mezzofanti; qui apprenant que Pulszky était Hongrois, l'aborda en langue hongroise; Pulszky fut surpris d'entendre parler si parfaitement sa langue maternelle à un étranger, car Mezzofanti parlait le hongrois comme un bourgeois de Debreczen. Il en arriva autant à tous les voyageurs hongrois de cette époque, tous firent la connaissance du cardinal — il paraît qu'on le montrait comme une curiosité — et tous étaient surpris qu'il parlât un hongrois aussi pur. Pulszky visita aussi les environs de Rome, Tivoli, le Tusculum de Cicéron, les catacombes, les aqueducs, et grava bien dans son esprit ce qu'il a vu. De Rome il se rendit à Naples avec ses deux compagnons; là il fit la connaissance de plusieurs savants de renom qui lui servaient de guides dans les musées et dans les fouilles; ils visitèrent Pompéi, Sorrente, Salerne, Paestum et Capri, puis ils s'embarquèrent pour Livourne d'où ils retournèrent à Florence, à Bologne et à Venise, où ils firent acquisition du vase grec de Grimani qui fut la perle de la collection Fejérváry et passa plus tard en la possession de Pulszky. Les fatigues de ce voyage qui avait duré cinq mois épuisèrent le jeune savant qui, rentré dans sa patrie, était déjà un archéologue achevé: il n'avait que vingt ans lorsqu'il fut élu membre correspondant de la société archéologique de Rome. En 1845 il fit un second voyage en Italie avec Fejérváry; cette fois ils eurent pour compagnon Daniel Boehm, directeur de l'Hôtel de la monnaie de Vienne lequel excellait par l'adresse qu'il avait de reconnaître les fausses pièces. À Venise Pulszky apporta tous ses soins dans l'étude des estampes et des pierres à inscription, à Rome dans celle des vases étrusques et à Naples dans l'examen des contre-

façons des bronzes et de la patine artificielle, et dans celui des toiles. Il resta de nouveau quatre mois durant sur le sol d'Italie admirant les beautés de la nature et des chefs-d'oeuvre de l'art, ne s'occupant ni d'affaires ni de politique.

À cette époque le goût des voyages en Italie commence à se manifester en Transylvanie, le nombre des relations de voyage publiées dans les revues et dans les périodiques s'accroît à vue d'oeil. En 1830 Grégoire Herepei a publié deux lettres de Rome fort curieuses dans l'almanach de Kolozsvár intitulé „Áglája“. Ces lettres dans lesquelles l'auteur se révèle comme spécialiste de lieux funéraires sont adressées à un „cher Joseph“. L'auteur prétend que la Rome d'aujourd'hui est un magnifique cimetière; voici pourquoi il n'y découvre que deux spectacles dignes d'être remarqués: „un spectacle terriblement beau“ dans le cimetière situé le long du Tibre près de l'église „S. Maria della morte“ cimetière brillant d'une pompe funèbre la veille de la fête des morts. Il est d'avis que „la plus sage des écoles, c'est le cimetière“. — Depuis qu'il a assisté à ce spectacle, il sent qu'il est devenu meilleur et qu'il aime d'avantage son prochain. Il aimerait surtout à voir celui à qui il écrit et il termine sa lettre en ces termes: „Puisses-tu vivre heureux, et m'aimer toujours!“ Une autre fois il va visiter le cimetière à la fois bizarre et effrayant des capucins. „Il peut y avoir de plus belles catacombes et de plus beaux tombeaux, dit-il, mais je crois qu'il n'y a rien de plus émouvant, de plus solennel et de plus conforme au but que le cimetière des capucins à Rome. Quel beau spectacle! propre à inspirer la terreur!“ Et à la fin de sa lettre: „Je suis tout bouleversé. Adieu, bientôt je t'embrasserai!“

Le „Nemzeti Társalkodó“ de Kolozsvár dans son année de 1838 publia des „Lettres d'Italie“ en date de 1835 dues à la plume de Daniel Fábíán. L'auteur de ces lettres n'avait visité que l'Italie du nord voulant, comme Széchenyi, se convaincre „qu'il y a moyen de vivre même hors de la Hongrie“. Sa traversée de Trieste à Venise fut très pénible, à cause de l'orage qui était survenu; il fut surpris par un autre orage lorsqu'il se rendit de Venise à Fusina.

Il avait beau prier les rameurs de la petite barque de le ramener à Venise, il avait beau leur promettre une riche récom-

pense, rien n'y fit. C'était des „sans-cœur absolument dénués de sentiments humains“ ; ces gens sans pitié le passent à Fusina et au milieu de sa détresse il compose un sonnet : „À l'espérance qui fuit“. Il arrive sans accident et jure de ne plus jamais voyager sur mer ! Ces lettres sont d'une naïveté sans bornes et portent l'empreinte du mécontentement et de l'aigreur. L'opéra de Venise ne répond pas à son attente, ce qu'il trouve étrange, c'est que le souffleur se montre au public et que les acteurs se font voir entre les décors. Parmi les curiosités de Padoue il ne cite — comme la plupart des voyageurs de cette époque — que le Santo, le Salone avec la statue de Tite-Live et le célèbre café Pedrocchi. — Il donne une description détaillée de l'Arène de Vérone d'où il passe à Legnano dont le pont lui rappelle celui du Danube à Budapest, et il y passe quinze jours sans nous dire la raison qui l'a poussé à y faire un si long séjour ; Milan, il ne fait que l'entrevoir, il en admire le cirque et la cathédrale, ainsi que le théâtre (Scala) où il entend chanter la célèbre Marie Malibran. Avant d'avoir vu Milan, Mantoue lui semblait être la ville la plus remarquable de l'Italie. Il y a fait la connaissance du capitaine Ignace Török — un des martyrs d'Arad — qui l'emmena à Pietole, ville natale de Virgile.

Le „Társalkodó“ de Budapest publia, en 1837, une relation de voyage sur Venise, ou plutôt sur le couvent arménien de l'île San Lazzaro. Cette relation était due à la plume d'Auguste Trefort qui, alors, n'avait que vingt ans. Tout jeune stagiaire, il se lia d'amitié avec François Pulszky qui se préparait à un voyage en Italie. Trefort résolut d'aller, lui aussi, visiter les pays étrangers. Il commença par l'Allemagne, d'où il se rendit à Pétersbourg, puis en Suède, en Danemark, en Angleterre et en France. Après avoir parcouru, à l'âge de 19—20 ans, presque toute l'Europe, il s'embarqua pour Gênes, d'où il se rendit à Milan et au mois de janvier 1837 il arriva à Venise. Ses voyages au nord de l'Europe ont été publiés dans „L'almanach de l'inondation“. Aussitôt revenu de l'Italie il fit comme publiciste tous ses efforts pour organiser une „Société de beaux-arts“. Son activité fut couronnée du succès. Plus tard, devenu ministre de l'instruction publique, il a été le premier qui mit la protection et le développement des beaux-arts parmi les devoirs du gouvernement.

Plusieurs autres séjours en Italie succédèrent à ce premier voyage, et en 1845 un des plus chers désirs d'Auguste Trefort s'est accompli. Il fut mis à même de visiter Rome, l'Italie centrale et l'Italie méridionale. À Florence il fit la connaissance de Charles Markó, peintre hongrois de renom. Ils eurent de longs entretiens sur la nécessité d'un nouveau palais pour le Parlement hongrois, dont Markó avait déjà conçu le plan. Dans un de ses traités, publiés plus tard, Trefort mit cette question à l'ordre du jour et ne la quitta plus de vue. C'est à un double but que Trefort entreprit tous ses voyages, à celui de se distraire et à celui de s'instruire et de rendre service à sa patrie par la réalisation des expériences qu'il avait faites.

Il y a encore un jeune peintre hongrois, qui a parcouru l'Italie dans les années de 1834 et 35. Ses impressions de voyage ne furent publiées qu'après sa mort en 1902. Ce peintre, c'est Michel Barabás, qui tout d'abord se rendit à Venise où il s'est perfectionné dans la peinture à l'aquarelle; après un séjour plus ou moins long à Bologne, à Florence et à Pérouse il s'établit à Rome. Dans ses études il profita de l'atelier de Charles Markó. Bientôt et sur la recommandation du général russe Löwenstern — dont il avait fait la connaissance à Bucarest — il reçut aussi des commandes de portraits. À Rome Barabás rencontra la baronne Ladislas de Bánffy et la jeune baronne Polyxène de Wesselényi qui se maria plus tard à Jean Paget. Nous aurons plus loin l'occasion de parler des relations de voyage de cette dernière. En compagnie de ces deux dames et de Mlle Susanne Bois de Chesne — qui plus tard devint son épouse — M. Barabás pouvait assister à une visite nocturne au musée d'antiquités du Vatican, qui a été splendidement illuminé pour cette occasion. Ses mémoires nous en donnent les détails. À la fin du carnaval 1836 Barabás se rend à Naples où il faillit périr dans les flots surpris par un orage soudain lors d'une excursion qu'il fit à Castellamare.

Grâce à un hasard qui avait retardé d'un jour son départ de Naples, Barabás put voir une éruption puissante du Vésuve qui dura pendant quatre heures et qui lançait des gerbes de feu hautes comme une montagne. En se rendant de Naples à Rome, Barabás a eu la chance d'avoir pour compagnon de voyage le fils du préfet de police de Rome, grâce cette cir-

constance il a pu arriver en 23 heures. À Rome il ne reste que jusqu'au commencement de l'été pour aller après à Siène, à Pise, à Gênes et enfin à Milan. Là il trouve mainte occasion de voir le système d'espionage que le gouvernement autrichien inaugurait à Milan et il nous en cite quelques exemples bien comiques. Après une excursion au lac de Côme et au lac Majeur, il se rend de nouveau à Venise pour revenir dans sa patrie.

Nous ne possédons aucuns détails sur le voyage en Italie de François Toldi. Edmond Zsedényi, qui avait fait un tour en Italie en 1836, raconta à son retour un épisode fort curieux : Il se trouvait à Pompéi en la compagnie d'un Espagnol et d'un Anglais. Enthousiasmé par l'aspect du „forum“ l'Espagnol se mit à déclamer quelque chose en sa langue maternelle ; l'Anglais en fit autant ; enfin ce fut le tour de Zsedényi ; il déclame quelques strophes du „Szózat“ (hymne national) que Vörösmarty venait d'écrire. Il se virent bientôt entourés d'un foule de curieux ; tout à coup Zsedényi sentit qu'on lui embrassait la main, c'était un inconnu pleurant de joie d'avoir entendu parler hongrois. L'inconnu était un ancien soldat hongrois qui avait été fait prisonnier par les Français et qui, plus tard s'était établi en Italie.

À l'âge de vingt et un ans le comte Antoine de Szécheny a fait, en 1840, un voyage en Italie avec l'évêque Lonovics. En sa compagnie il mit six mois à visiter Venise, Ferrara, Bologne, Lorette, Rome, Naples, Siène, Florence et Milan. Son journal reflétait fidèlement la vive impression que lui avaient faite les chefs-d'oeuvre de l'art ; cependant il trouva, plus tard, que ces mémoires péchaient, par trop de sentimentalité et le feu en fit raison.

Vers 1840 le nombre des voyageurs hongrois visitant l'Italie s'accroît à vue d'oeil, à preuve les nombreux articles, relations et lettres qui paraissent dans les différentes revues. La plupart de ces voyageurs se bornent à visiter la Lombardie et Venise qui se trouvent sous la souveraineté de l'Autriche. Ces relations sont frappées au coin d'une uniformité qui saute d'abord aux yeux. Ce sont presque toujours les mêmes lieux et les mêmes curiosités. Le „Hirnök“, de 1837 publie le voyage d'Alexis Peregriny de Venise à Milan. Peregriny avait pris à tâche de visiter les établissements de l'instruction publique, mais les résultats dont il rend compte sont peu édifiants. Pour ce qui est

du reste il se montre ami des institutions de l'Italie, et s'inscrit en faux contre l'opinion énoncée par Nicolai, propre à rebuter les voyageurs d'Italie. Il se répand en éloges sur la communication, sur les chaussées de l'Italie, nous fait connaître le système monétaire, il est charmé de l'empressement des habitants de l'Italie et loue fort la musique italienne et les opéras qu'il a vu. Au dire du „Hasznos Mulattató“ (Amusement Instructif) [1838] le voyageur Louis Diskay n'a visité que Venise. Dr. Jean Zima a publié une relation de voyage dans le „Regélő“ (Le Conteur. 1839.). Dans sa tournée il touche Udine, Venzon, Treviso, Venise et Padoue. Les „Scènes de Lombardie“ de Charles Novák ont paru dans le „Társalkodó“ (1843.). Ce sont huit chapitres sur un voyage qui commence à Venise et finit au bord du lac de Côme d'où l'auteur se rend dans le Tyrol. Il rapporte que lors du séjour de l'empereur François à Parme, la „Salone“, vaste salle du Palazzo della Ragione fut métamorphosée en un jardin d'hiver d'un aspect féerique, au chapitre de Vicence il dit que sur la liste de souscription pour le tombeau de Palladio le comte de Velo a donné, à lui seul, 40000 florins, et il ajoute: „Puisse la Providence nous donner quelques Velos! On verra aussitôt s'ériger la statue de Mathias et les monuments des grands hommes de la Hongrie“. Dans la plupart des garnisons de cette partie de l'Italie il trouve des soldats hongrois; les recrues de Budapest étaient alors à Vicence: malgré le bienveillant accueil que la population leur avait fait, ils n'étaient guère contents de leur situation, car ils ne pouvaient nullement se faire aux mets et aux boissons du pays étranger. Il visite ensuite le fort de Deschiera et la péninsule Sermione où il se souvient de Catulle; à Milan il constate que la cathédrale compte 120 tourelles; il aime à tout compter et à tout mesurer, mais cela ne l'empêche point d'étudier les mœurs et coutumes du peuple. Il appelle le Teatro della Scala „l'église principale“ de Milan; il donne la description de l'Arco del Sempione dont la façade portait à cette époque deux inscriptions relatives l'une à l'empereur François, l'autre à l'archiduc Renier.

Le professeur David Hrabovszky, voyageur de renom, publia en 1846 et 1847 dans le „Pesti Divatlap“ (Journal de modes de Pest) son Voyage de Venise. À l'église de Giovanni Paolo il s'extasie à la vue d'un tableau du Titien représentant

l'assassinat de Pierre, le martyr; ledit tableau a été consumé par les flammes d'un incendie éclaté quelques années plus tard, de sorte que nous n'en possédons que des copies. Il fait une statistique sur le nombre des maisons dans différentes villes; Venise comptait 29,103 maisons à cette époque tandis que Pest n'en comptait que 6000; et il ajoute que la moitié des maisons de Pest étaient si petites comme il n'y en avait que très peu à Venise. — L'éclairage au gaz de la place St. Marc le frappe ainsi que le monument du Titien que l'empereur François fit ériger dans l'église de Frari; il est étonnant qu'il ne fasse pas mention de la madonne de Bellini qui se trouvait dans cette même église, ni de la sainte Barbe de Marie Formosa Palma, circonstance due probablement à l'imperfection des guides de cette époque. Lors de son premier voyage il voit les travaux de construction du pont de communication qu'on jette sur les lagunes, et lorsqu'il y revint et que le dit pont se trouva achevé, il est un des premiers à le passer et à s'étonner de ce que Venise, qui quinze cents ans durant avait été une île, a cessé de l'être. Il visite la verrerie de Murano, mais le filage du verre ne lui plaît point, il trouve que c'est là une atteinte portée à la nature de la matière. Il est à propos de mentionner ici un article d'Antoine Ország paru dans le „Honderü“ (1847 I vol. p. 355); lors de son séjour à Milan l'auteur a vu, sur la Piazza d'Armi l'exercice des hussards, occasion dont il profite pour faire l'éloge de leur commandant, le colonel Lazare Mészáros. Une série d'articles dus à la plume de Rádi et parus dans le „Hölgyfutár“ (1852) sous le titre d' „Impressions de voyage“ donnent une description détaillée de Trévis, Mestre, Venise, Vérone et Brescia.

À cette époque deux Voyages dus à la plume de dames du grand monde attirent particulièrement notre attention. Le premier en date se compose de deux volumes et a paru en 1842 sous le titre: „Voyage en Italie et en Suisse“; il est dû à la plume de Madame I. Paget, née baronne Polyxène de Wesselényi. L'autre voyage a paru un an plus tard en allemand et en hongrois. L'édition allemande avait pour titre: „Tagebuch einer überzähligen Ausschussfrau auf einer Reise nach Italien.“ (Journal d'une dame de comité en voyage en Italie.) La vignette du frontispice représente une école maternelle et un hôpital,

attendu que le revenu net de l'ouvrage fut destiné à subventionner l'école maternelle et l'hôpital du département Abauj. L'auteur de l'ouvrage est Mme la comtesse A. de Csáky, née baronne Anne de Vécsey.

Le Voyage de Madame I. Paget est un des plus grands qu'on ait fait à cette époque; elle y a mis six mois et demi (janvier — mijuillet); malgré cet espace de temps relativement restreint elle a visité bien du pays. Mme Paget s'embarqua à Trieste, se rendit à Ancône, puis, à Lorette, Spoleto et Terni, passa le carnaval à Rome, y resta jusqu'à Pâques, fit des excursions à Tivoli, à Albano, à Naples, ensuite à Pozzuoli, visita le Vesuve, Pompéi, Salerne et Paestum; d'où elle retourna à Rome pour se rendre à Péruse et à Florence où elle assista aux fêtes du printemps; elle fit ensuite plusieurs excursions, visita Bologne, Modène, Parme, et Milan où elle fit un plus long séjour, après quoi elle se rendit à Monza, puis aux bords du lac de Côme où elle passa la frontière de la Suisse.

On devine aisément que l'auteur de ce Voyage est une femme possédant toutes les bonnes qualités et toutes les imperfections de son sexe, excellant par celles-là et n'essayant point de cacher celles-ci; d'un bout à l'autre le style de l'ouvrage est sincère, animé et exempt de toute affectation; aussi était-ce une lecture fort en vogue à cette époque dans toute la Transylvanie. Elle avoue franchement qu'à certains moments les chapeaux de Florence l'intéressaient plus que les „Belle arti“ et elle apporte plus de soin à nous faire connaître les faiblesses du beau monde de Rome, à nous raconter la chronique scandaleuse de Florence, et à nous tenir au courant des moindres détails biographiques de personnages inconnus, qu'à passer en revue les curiosités de l'histoire et des beaux-arts. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, elle met en relief le souvenir des femmes illustres, car elle croit à „une vocation particulière de son sexe“; elle se croit supérieure aux duchesses et aux princesses tout en avouant que c'est à cause des soirées et des divertissements qu'elle se trouva obligée de différer sa visite à la cathédrale de Saint-Pierre; elle nous fait connaître tout, jusqu'aux secrets de sa toilette, et n'hésite point à avouer combien elle fut contrariée de l'indiscrétion que l'on avait à lui demander son âge dès son arrivée, dans une hôtellerie.

Grâce à son rang, à ses relations et à sa fortune elle fut à même de se procurer les divertissements les plus raffinés qui s'offraient aux voyageurs; elle visite à la lueur des flambeaux le musée d'antiquités du Vatican, et la Sagre Grotte; elle assiste aux débuts d'un improvisateur; elle est de toutes les réunions du beau monde; elle est admise à une audience chez sa sainteté le pape, ce qui, du reste, l'inquiète fort, attendu que, en sa qualité de réformée, elle a de la peine à se résoudre à la cérémonie de baiser les pieds ou les mains de sa sainteté, et elle a la chance d'en être dispensée; à Florence elle fut présentée au Grand duc; à plusieurs reprises elle rend visite à Louis Bonaparte qui y séjourne; ce vieil ex-roi de Hollande, qui souffre de la goutte, bien que fort aimable lui fait l'effet d'un personnage à plaindre. Il va sans dire qu'elle fait, elle aussi la connaissance du cardinal Mezzofanti à qui elle fait cadeau d'un ouvrage de son cousin Nicolas Wesselényi, intitulé: „Dréjugés“; elle est fière du nom qu'elle porte, et comme membre de l'illustre famille des Wesselényi elle est bonne patriote. Un jour elle apprend que la situation politique de sa patrie a pris une mauvaise tournure; aussitôt elle renonce à un bal dont elle devait être, et se retire en proie à une vive douleur. À Salerne aussi elle fond en larmes et se voit prise de nostalgie.

L'amour de sa race ne l'empêche pas de voir clair dans les défauts de ses compatriotes; bien qu'elle ne fasse pas grand cas des Italiens, elle leur porte envie du goût pour les arts qui leur semble inné, tandis que nous autres Hongrois nous en sommes dénués; nous ne possédons l'amour du beau que s'il nous est inculqué par une discipline scientifique. Ellemême fait exception à cette règle générale, elle se le persuade et nous le prouve par la justesse de sa critique. Il est vrai que par-ci, par-là, elle se laisse induire en erreur par les Ciceroni, mais son talent et son goût la tirent bien vite d'une opinion erronée.

Madame la comtesse de Csáky part de Trieste, passant par Udine et Trévise, elle arrive à Venise; d'où elle se rend à Bologne par Padoue et Ferrara; de Bologne elle va à Florence; elle passe ensuite par Lucques, Pise, Livourne et Carrara et arrive à Gênes, puis par Novi et Pavie à Milan; elle visite les lacs Majeur et de Côme et arrive, par le défilé

Stelvio, dans le Tyrol. Son ouvrage est un véritable journal de voyage, il en a toute la spontanéité et toute la légèreté; on trouve plaisir à lire ces causeries pleines de gaieté, parsemées de citations françaises, mais qui, quelquefois, sont courtes et sèches; l'auteur entre parfois dans des détails pareils à ceux qu'on trouve dans les guides de Baedeker. Quel contraste entre les deux Voyages! Celui de Madame Paget renferme les souvenirs d'une jeune femme fêtée et aimant les plaisirs; dans l'autre, nous voyons devant nous une dame âgée dont le corps harassé est soutenu par la fraîcheur de son esprit et qui, ne pensant qu'aux siens qu'elle aime, semble avoir pris à tâche de leur tracer un tableau fidèle de tout ce qu'elle a vu et éprouvé. Dans la préface de son Voyage elle nous dit que ce n'est qu'après avoir revu ces notes avec Caroline Pichler qu'elle a résolu de les publier. Madame Csáky mesure tout à l'aune des sociétés de Vienne, qui, à son avis, font autorité; dans ce qui concerne l'art, elle préfère ce qui est rare et précieux à ce qui est beau pour la forme au point de vue de l'esthétique; la plastique, chez elle, est reléguée au second plan; la peinture la fascine davantage et les beautés de la nature sont ce qu'elle admire le plus. Elle nous apprend que, du temps de la domination de l'Autriche, un Hongrois, nommé Benyiczky, a bien mérité de la conservation des collections d'art de Venise et que le peintre hongrois Markó, que Pulszky avait rencontré à Florence et Madame Paget à Rome, était alors établi à Pise et qu'il y prospérait. Les Impressions de voyage de Madame de Csáky ont cela de particulier qu'elles nous familiarisent avec la vie des artistes à Carrara, et quelles nous donnent une description détaillée des lacs de l'Italie et des îles de Borromes. C'est dans le Voyage de Mme Csáky aussi que nous trouvons des détails sur la couronne de fer de Lombardie, gardée à Monza.

Un ouvrage à composition plus conforme aux règles de l'art a paru en 1844; c'était „Le Voyage d'Italie“ de François Császár. L'auteur dédia son ouvrage composé de deux volumes à Madame la comtesse L. de Nádasdy, voulant donner à entendre par là que c'était une lecture particulièrement destinée à l'usage du beau sexe; dans la préface il ne se lasse pas de louer les Italiennes de ce qu'elles se servent de leur langue maternelle dans tous leurs entretiens, allusion, sans doute, à la mauvaise

habitude qu'avaient les dames hongroises de s'entretenir toujours dans une langue étrangère.

François Császár est un personnage peu populaire dans notre littérature; lorsque, de concert avec Lazare Petrichevich Horváth, il dirigea, dans le périodique „Honderú” sans ménagement une attaque contre Petőfi et contre ses poésies, qu'il traita de triviales, il vit, tout d'un coup se tourner l'opinion publique contre lui et contre son compagnon. Cette bévue aura beaucoup contribué à faire tomber dans l'oubli les ouvrages de Császár. Son Voyage en Italie est le fruit d'études soigneuses; il rapporte tout à la Hongrie qu'il compare sans cesse à l'étranger et quand il nous voit en arrière de notre siècle il n'hésite point à nous reprendre avec cette bienveillance qu'inspire le patriotisme. Dans son voyage, qu'il a fait en 1839, il n'est pas allé au delà de Bologne et Florence. La description qu'il nous donne des endroits qu'il a visités est très riche en détails; de temps à autre, elle pêche même par la prolixité. Un événement intéressant au point de vue de la géographie c'est, que lors de son séjour à Venise, au mois de décembre 1839, toute la ville fut inondée, de sorte qu'il y eut des promenades en canot sur la place Saint-Marc. Császár semble avoir pris à tâche de donner un traité sur les monuments et les chefs-d'oeuvres de l'art et il s'en acquitte avec une modestie qui l'honore. Mais peu exercé dans ce genre de travail, il lui arrive quelquefois, surtout au commencement, d'énoncer des opinions erronnées. Ainsi par exemple le jugement qu'il rend sur Michel Ange, frise la naïveté; il semble qu'il n'ait pas même vu en reproductions les oeuvres qui étaient à Rome. Du reste ses erreurs tiennent le plus souvent à ce que les connaissances appartenant à l'histoire des arts étaient très restreintes et peu développées à cette époque. Concevrait-on aujourd'hui qu'un voyageur séjournant à Florence en donnât la description sans tenir compte des noms de Fra Angelico, Botticelli, Filippino Lippi et Lorenzo Credi? Et cependant l'oubli de ces noms, l'éloge des Guercino, Domenichino, Carracci, Rose Salvatore, Carlo Dolci et le culte particulier voué à Canova étaient un trait commun de la manière de voir de tous les voyageurs de cette époque. À le bien prendre il n'y a là rien qui puisse nous choquer, car la critique de nos jours ne manque pas non plus de ces exagérations variables comme la mode.

Jean Ranolder, professeur d'université, plus tard chanoine du chapitre de Pécs et évêque de Veszprém et son contemporain Aloyse Somogyi sont de modèles tout à fait particuliers de voyageurs; l'ardeur religieuse du clergé et du monde catholique est le seul ressort de leurs voyages. Leur but final c'est toujours Rome, cette source inépuisable de souvenirs sublimes du monde chrétien; les solennités ecclésiastiques, et la réception à la cour pontificale sont les plus belles pages de leurs Voyages. Ranolder parcourut d'abord l'Europe centrale d'où il se rendit en France, puis en Italie. Il se dirige tout-droit vers le lac Majeur; et animé d'un saint zèle que lui inspire le souvenir de Saint Charles Borromée il visite les environs de Milan et de Pavie; à Turin et à Rome l'organisation du séminaire des jésuites captive son attention. Lorsque dans le périodique „Religio és Nevelés“ (Religion et Education) la lettre renfermant des détails sur l'entretien qu'il a eu avec le pape parut, Grégoire XVI était déjà mort et Pie IX. dont le règne a tant fait changer l'aspect de Rome, allait lui succéder.

Au milieu du dernier siècle la note gaie et enthousiaste des touristes fut étouffée par les clameurs de la révolution. Lorsque le silence nous fut imposé, et que nous nous vîmes foulés aux pieds, des milliers de nos compatriotes prirent le chemin de la belle Italie; mais cette fois ce n'était plus pour se distraire, ni pour s'instruire qu'on s'y rendait; c'étaient des fugitifs et des proscrits qui avaient pour devise, non pas „Italiam petimus“ mais „Patriam fugimus“. Plus tard une autre génération les suit, des jeunes gens, pleins de coeur et d'enthousiasme, défenseurs de la liberté qui, se portant champions de la liberté universelle prêchée par Petőfi, s'en allèrent combattre pour l'unité et pour l'indépendance d'une nation étrangère, en attendant qu'il fussent à même d'en faire autant pour l'affranchissement de leur propre patrie. Ces pèlerins hongrois, ces émigrés et ces défenseurs volontaires de la liberté ont resserré les liens de l'ancienne amitié et de l'ancienne sympathie des peuples italien et hongrois, et nous avons tout lieu d'espérer, que ces sentiments, ne feront que se consolider et qu'ils deviendront pour toutes les deux nations une source intarissable de progrès.
